

AVANT LA DÉLIVRANCE

Roman

Hervé Jault

Hervé Jault

Avant la délivrance

© Hervé Jault, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0493-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes grands-tantes,
Micheline et Gisèle

Chapitre 1

Hamelot

Angers, juin 1944.

Cinq heures du matin.

Il fait nuit. Les premiers rayons du soleil sont encore sous l'horizon angevin. Jiliane, mon épouse, dort profondément. Le gendarme que je suis n'a pas fermé l'œil de la nuit. J'ai cogité et conjecturé sans cesse. Comme si mon estomac était retourné. Comme si j'allais mourir.

Je pose mes deux pieds sur le sol sale de la maison. Puis, me redresse enfin après un large bâillement. Je titube comme après voir bu. Si je pouvais vraiment me retrouver avec mes amis et boire à leur santé et à l'avenir de mon pays. Cette patrie pour laquelle je suis prêt à tout donner. De la sueur. De ma vie aussi, bien sûr. Pour le moment, il s'agit de répondre aux ordres des Allemands qui ne veulent pas faire la basse besogne. C'est le prix de la défaite de 1940. Notre débâcle. Notre honte de ne pas avoir vu venir ce malheur. Le malheur de tout un peuple, de toute une nation, de tous ceux qui sont morts pour la liberté, pour notre liberté.

L'estomac noué, je m'assieds sur une chaise en bois tout abîmée. Quoi manger quand on n'a pas faim ? J'émerge lentement puis je me sers un reste de café de la veille. Il n'a plus de goût. Le goût de la soumission que nous, les gendarmes français, endurons chaque jour à notre travail. La tasse est pleine quand je pense à cette collaboration vide de sens.

Malgré tout, je bois avec dégoût puis jette un regard avisé devant moi. Le mur de la cuisine est vierge. Pas un seul portrait. Il reste encore cette trace qui ne s'efface pas et qui ne s'effacera jamais. Cette tache trahit la présence d'un cadre pas comme les autres. C'était la photo du maréchal Pétain. Elle trônait là, précieusement.

Oui, c'est vrai, je fus soulagé de savoir le Maréchal aux commandes de ma patrie. Oui, c'est vrai, je lui ai fait confiance. Oui, j'ai cru en lui. En vain. Pétain, pour moi et comme nombre d'entre nous, c'est avant tout le vainqueur de

Verdun. Je connais trop bien ce lieu où j'ai tant souffert. Quand je jette un coup d'œil sur cette photo, je distingue Douaumont. Je me vois encore, ce jour de novembre 1916, quand tout a basculé. J'entends aussitôt le bruit des armes et les odeurs pestilentielles de mort, de pisse, de merde, de pourriture et de la fumée sans cesse présente. Il suffit de fermer les yeux pour reconnaître le visage de mes frères d'armes morts pour la France. Ces cris de souffrance et de désespoir. Ces visages cassés. Tout se bouscule dans mon esprit. C'était la guerre, la Grande Guerre.

Je bois une nouvelle gorgée de café et tente de savourer un morceau de pain durement acquis. Il est insipide aussi. Mon esprit s'éveille encore mieux. Il est temps. Je me vois, cette nuit-là, me réveiller dans le fort de Douaumont. Quand j'ai levé de quoi éclairer ce funeste lieu. Une surprise nous attendait. Après plusieurs jours de combat acharné, les Allemands étaient partis. La bataille de Verdun était gagnée. Plus besoin de boire sa propre urine pour survivre au milieu de ce chaos.

Je ne suis pas sorti de ce calvaire sans cicatrices ni stigmates. Mes doigts de pieds gelés me font toujours souffrir. Pire, cet éclat d'obus coincé dans mon dos qu'aucun chirurgien n'a eu le courage d'enlever au motif que je risque d'être condamné à rester assis dans un fauteuil roulant toute ma vie. Ce serait sans doute la pire des vies pour un gendarme. Et puis, il y a cette violence en moi qui bout et éclate au moindre souci. C'est ça ma vie depuis ce désastre. Mes visions apparaissent sans prévenir. Comme si cette guerre n'était pas terminée. Nous n'avons jamais fait la paix avec l'Allemagne.

Par-dessus tout, j'aime mon métier. Je l'adore, car au plus profond de mon cœur, je ne souhaite que du bien à mon pays et à tous les Français. « servir et obéir », telle est ma devise. C'est pourquoi, après quatre ans de guerre, j'ai voulu tout faire pour rentrer dans la gendarmerie et continuer à servir sans me retourner vers mon passé et regarder l'avenir dans les yeux.

La photo de Pétain a déserté le mur de la cuisine. Je ne sais plus depuis quand ce cadre a été décroché. J'aurais tant préféré mettre, à la place, une photo d'un autre grand soldat. Celui qui a dit « non ». Celui qui a désobéi. Celui qui veut délivrer la France du joug nazi. Un homme courageux : le général de Gaulle. Mais voilà, ce n'est pas le bon moment d'accrocher ce cadre au mur. On ne sait jamais qui pourrait rentrer ici, mettant en danger toute ma famille.

Toujours avec la boule au ventre, je quitte ma robe de chambre pour enfiler mon uniforme. Mon cœur bat de plus en plus vite et mon combat n'est pas fini. Je tremble. Mon pantalon résiste. La journée s'annonce difficile au vu de ce que je devrai faire sous les ordres des Allemands. Jour de merde.

Je quitte mon domicile à vélo. Il faut être fort pour appuyer sur les pédales de ce fichu cycle qui déraille tous les deux cents mètres. Visiblement, cette nuit blanche me fait voir tout en noir et j'avance très lentement en direction de la gendarmerie.

Peu après mon départ, je dois m'arrêter. Mes nausées sont trop importantes. Je suis plié en deux tellement que ma panse est victime de mon supplice. En me penchant, je crache le café et le pain, le tout mêlé de bile. Au bout de trois vomissements, je reprends ma route comme si j'avais le ventre plein.

Dans mes oreilles, j'entends encore une fois les mots de mon supérieur hiérarchique : « Vous, Hamelot, vous conduirez la fourgonnette, comme ça, vous ne saurez pas qui sera fusillé ».

Ces propos ne m'ont pas complètement soulagé. Les Allemands m'ont désigné pour fusiller cinq détenus de la prison d'Angers. Qui seront les malheureux tirés au sort pour le peloton d'exécution ? Et si lui, il faisait partie de ces cinq jeunes prisonniers ? Et si, et si ? Avec autant de « si », qu'inventerions-nous ?

Tout se remue dans mon esprit. J'ai la Gestapo là-dedans tellement j'ai mal au crâne. Vivement la libération. Que la France puisse enfin retrouver une vie normale. Que tous les Français puissent recouvrer leurs libertés et leur droit de vote. Que les libertés républicaines soient rétablies au plus vite.

J'en suis convaincu, cette sale époque va bientôt se terminer. Le général de Gaulle va sauver la France. La délivrance est pour bientôt. Quand j'entends parler de l'avancée des troupes alliées, j'ai confiance en l'avenir. Ce n'est pas le cas de cet homme dont j'ai bien du mal à me souvenir de son nom. Ah oui, Darnand. Depuis que ce type a été nommé chef de la police, tout s'est accéléré. Il a voulu serrer les boulons en faisant fusiller les gendarmes qui désobéissaient. Heureusement que je reste discret, sinon, moi aussi, on m'aurait jeté dans une fosse comme un chien mort de faim. Qu'il parte pour l'enfer.

Arrivé enfin à la gendarmerie, je dépose mon vélo sur le bord du bâtiment qui

abrite les véhicules d'intervention. C'est à cet endroit que je serre les mains de mes collègues qui m'attendent avec impatience. La tête basse, nous avons une gueule d'assassin. Depuis plusieurs mois, on nous a fait comprendre qu'il fallait s'y habituer. J'apprends que nous devons être dans la cour de la prison du Pré-Pigeon à sept heures.

Moi qui suis catholique, je n'ai jamais été très croyant au vu de mon éducation laïque. Dans la famille, on est peu pratiquant. Mon père ne m'a jamais poussé à fréquenter les églises. Et puis il y a eu la Première Guerre mondiale. C'est depuis cette tragédie que j'ai compris qu'avant de croire en Dieu, il fallait croire en soi. Comme si cette confiance en moi était la base de tout fondement idéologique et philosophique. D'abord avoir confiance en soi puis en ses chefs, puis en Dieu. La hiérarchie me semble respectée.

Je pénètre dans la fourgonnette. Mon cœur dit non quand nous devons marmonner oui. Je transpire de partout malgré la fraîcheur matinale. Ce jour me semble sale. Comment les gendarmes en sont venus à fusiller leurs propres compatriotes ? C'est avec fébrilité que je fais démarrer le moteur. Il faut plusieurs tentatives pour réussir à faire rouler ce vieux tacot. Pourtant, ce jour, le moteur démarre d'emblée. Un véritable miracle pour cette laide journée.

Les autres gendarmes, fusils chargés à bloc, prennent place. Le véhicule se met en mouvement. La prison est à deux kilomètres, rue du Pré-Pigeon. C'est là que croupissent les malheureux tirés au sort. C'est là qu'il ne faut surtout pas être incarcéré. C'est là où les hommes qui ont choisi de rester libres sont privés de liberté.

Mon cœur frappe ma poitrine de plus en plus fort. À croire que je fais une attaque. Le parcours me semble mesurer des dizaines de kilomètres. Je roule au pas comme des soldats qui marchent, comme si nous allions enterrer un proche, un compagnon.

La prison est en vue. Tout est calme. Deux soldats allemands attendent. Ils nous donnent accès aux lieux dans un fracas de métal indescriptible. Je stationne dans la cour. Il y a « la Veuve », cette guillotine qui trône, là, comme un avertissement à ceux qui oseraient désobéir. Les collègues sortent chercher les condamnés à mort. Je replace la fourgonnette dans le sens inverse pour repartir sans avoir à manœuvrer, et surtout, pour ne pas voir qui va monter dedans.

Il n'y a pas un bruit. Comme si les détenus étaient déjà morts. Dans cette prison, rien n'est nettoyé. Je connais trop bien les odeurs d'humidité, de moisissures, d'urine, de merde. Toutes ces saletés que bravent les résistants incarcérés pendant les jours où ils sont interrogés.

Je sais très bien que ce ne sont pas des terroristes. Je sais très bien que ce ne sont pas des violeurs ou des fous. Je sais ce que représentent ces gens que j'ai peut-être croisés dans la rue maintes fois sans jamais soupçonner leur implication dans la Résistance locale.

Le silence est toujours perceptible. Et puis, il y a ce détenu qui se met à parler. Non, il chante plutôt. Que chante-t-il ? C'est la Marseillaise ! Cette chanson qui s'élève alors est reprise en cœur par d'autres détenus. Il faut encourager les cinq condamnés. Comme un dernier adieu. Que fait Dieu, justement ? Progressivement, c'est toute la prison qui fait s'élever l'hymne national remplacé par « Maréchal nous voilà ».

Et les détenus reprennent en cœur le refrain. Ils sont tellement nombreux à chanter que leurs voix couvrent les cris des gardiens qui tentent de les faire taire, en vain. J'ai les larmes aux yeux. Je voudrais moi aussi les imiter. Ce serait au risque de se retrouver au fond d'une des cellules de ce lieu infâme.

Au terme de ce chant, les gardiens finissent par faire taire les plus récalcitrants à coup de « Ta gueule » ou de termes germaniques que je ne comprends pas.

Il y a ce détenu qui lâche :

« Vive la France, vive de Gaulle ! »

Ses cris sont vite étouffés par un gardien qui, j'imagine, ouvre la porte de sa cellule et le frappe, à grand coup de matraque.

« Ta gueule, connard ! » Peut-on entendre de cette voix caverneuse venue de très loin.

Un silence sépulcral s'installe. Les condamnés montent un par un dans la fourgonnette. Je suis aux aguets et tente de deviner qui monte. Sans rien voir. Un premier prisonnier fait tanguer le véhicule. Le deuxième tombe de tout son poids, vite relevé. Le troisième prend un coup de crosse dans le dos. Il crie. Qui est-ce ? Le quatrième prend place presque sans un bruit. Enfin, c'est au tour du dernier de s'installer en s'asseyant lourdement sur la place qu'on lui a attribuée.

Je n'ai reconnu personne. Ce n'est peut-être pas plus mal dans ces conditions. Mon pauvre Jeulin, Émilie l'aime si fort. Sa peine serait immense s'il mourait.

Je fais démarrer le moteur. Le véhicule se met en mouvement et quitte la

prison comme un convoi funéraire qui se déplace en direction d'un cimetière. Mon cœur continue de battre de plus en plus fort et mes mains pissent la sueur.

Mais qui va-t-on fusiller ?

Le poids que je dois supporter sur mes épaules devient trop lourd. Je n'ai pas le droit à l'erreur. Je ne peux pas renoncer. Ce serait considéré comme une désertion. Acte sévèrement puni, surtout depuis le début de l'année.

Le lieu de l'exécution est situé à la périphérie d'Angers, à Belle-Beille, dans un coin caché. Hors de tout regard. Tuer n'est jamais beau, même en temps de guerre.

Deux SS attendent la fourgonnette que je conduis en claquant des dents. Je me gare puis fais une marche arrière pour bien placer le véhicule afin de ne rien voir. Tout est à l'arrêt. Je ne descends surtout pas. J'écoute. Mes sens sont exacerbés. Ma poitrine m'opprime de plus en plus. C'est invivable. À croire que je vais succomber à un malaise. Qui porterait mon deuil ?

Un premier prisonnier descend, puis le deuxième, le troisième, le quatrième et le cinquième, enfin. Aucun bruit ne trahit leur identité. Dehors souffle une brise légère et sinistre comme si c'était un jour d'enterrement. Les condamnés s'éloignent et sont poussés vers les poteaux d'exécution, sous la menace des mitraillettes des deux SS. Pourtant, ce seront les gendarmes français qui devront presser la détente.

Le temps passe. À cet instant, les prisonniers sont probablement attachés aux poteaux d'exécution. J'entends les ordres qui commencent à être donnés. Je me bouche les oreilles pour ne rien entendre et ferme les yeux pour ne rien voir. Athéno l'a-t-il soutenu ? Comment vivre sans lui ? Comment envisager sa vie s'il meurt ici, fusillé par mes propres collègues ? Plus rien ne sera comme avant ce jour macabre.

Malgré mes précautions, j'entends la déflagration. Cinq jeunes gens viennent de tomber, morts. Morts pour la France, dira-t-on, peut-être, un jour. Cinq jeunes gens viennent de payer de leur vie leur engagement.

Alors, je n'ai qu'une seule réflexion qui me vient à l'esprit, comme une lumière qui s'allume et me montre tout : *mon fils vient peut-être de mourir.*